



Nombre de document(s) : 1
Date de création : **11 novembre 2009**
Créé par : **Université-Laval**

table des matières

Chevillard en état de siège. Quand on vit avec une chaise sur le crâne, rien d'étonnant à ce que les rapports humains se retrouvent cul par-dessus tête. Eric Chevillard, Au plafond Minit, 160 pp., 78 F.
Libération - 16 octobre 1997..... 2

Ce document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et ne peut être diffusé ou distribué.



Libération

LIVRES, jeudi, 16 octobre 1997, p. 4

Chevillard en état de siège. Quand on vit avec une chaise sur le crâne, rien d'étonnant à ce que les rapports humains se retrouvent cul par-dessus tête. Eric Chevillard, Au plafond Minuit, 160 pp., 78 F.

HARANG Jean-Baptiste

Le trop peu qu'on s'autorisera à en citer, de peur de laisser croire qu'on a fait écrire l'article par l'auteur lui-même, à son insu, et enfermé dans l'impossibilité courtoise qu'il s'en plaigne, trompera comme à chaque fois le lecteur en donnant Chevillard pour ce qu'il n'est pas, un auteur de bons mots, de vastes blagues, un humoriste de l'absurde, un inventeur, un contorsionniste de la pensée, et là où d'autres sortent grandis d'une réputation d'auteurs de dictées, suivez votre regard, il risque, lui, de s'en tirer diminué, voire de n'en sortir pas, alors que l'immense partie de rigolade de chacun de ses romans est un drame absolu, celui de la difficulté d'être né, et de s'en apercevoir, somme toute, un peu tard. Et l'élégance de n'en rien dire. Prenons ce risque.

Cette fois, le narrateur dit "je", ce qui le dispense de se nommer et le rapproche inévitablement de l'auteur, mais ce n'est qu'une présomption de ressemblance. Car une des caractéristiques du narrateur, outre son caractère incomparable, est d'être extrêmement ressemblant, jusqu'au risque de confusion: "Je suis ressemblant, on pourrait me prendre pour un autre, plusieurs autres, n'importe qui. Mais j'entends qu'on murmure autour de moi quand je sors, les passants me montrent du doigt.

Lorsque j'entre dans un lieu public, un magasin, un restaurant, en me baissant légèrement pour franchir la porte - non que je sois plus grand que n'importe qui, mais je porte en permanence une chaise retournée sur la tête et je crains de heurter le chambranle ou de briser la vitrine -, les conversations se figent...", page 9. C'est ainsi, incidemment, entre deux tirets, plus discrets que des parenthèses, qu'on apprend l'argument des deux premiers tiers du livre: un homme vit avec une chaise sur la tête. C'est comme ça, ni un caprice, ni une fantaisie, ni une extravagance, c'est un fait. Ça lui a pris petit: "J'étais alors un enfant apeuré, solitaire déjà comme un vieux mâle, si peu sociable que le monde me semblait exclusivement peuplé de tierces personnes (...). J'aurais voulu décroître en ces années où la moelle jaillit comme une sève, où la thyroïde vous écartèle de l'intérieur, je ne pouvais que me recroqueviller, grandir en rond, en spirale. Un médecin consulté par ma mère m'imposa l'exercice de la chaise retournée pour me forcer à pousser droit." Il va la garder quelques décennies, jusqu'à ce que les circonstances le conduisent, lui et ses copains à vivre au plafond chez les parents de son amie Méline. Nous verrons cela.

Ils vivent dans les cabanes abandonnées du chantier d'une bibliothèque qu'on imagine Très Grande, abandonnée, elle aussi. Il y a là Kolski, le sculpteur, Topouria le grutier, Malton et Lanson, inséparables, Madame Stempf, la conteuse, qui élève sa famille nombreuse dans son ventre, se refusant à la parturition. Et quelques autres, ils sont sept, laissés-pour-compte par le monde, ils se faufilent dignement dans ses marges. Sauf Méline, la petite fiancée, bourgeoisement délurée. Le narrateur est un savant, érudit de l'histoire de la chaise, "son évolution plus rapide que celle de n'importe quel autre squelette (...). J'ai collé mon oreille contre le tronc de chênes trois fois centenaires dans lesquels on pourrait aujourd'hui encore sculpter en toute honnêteté d'authentiques meubles Louis XIV" (page 51).

Le chantier est bientôt évacué et la compagnie chassée. Ils s'installent donc chez les Raffin, les parents de Méline, dans sa chambre, l'appartement est vaste, mais tout de même, sept personnes de plus, bref, de fil en aiguille, ils finissent par occuper le plafond: "On y voyait déjà plus clair. On respirait déjà mieux. Assurément, la surface dont nous disposions maintenant, au plafond, n'était pas plus étendue que celle de la



EUREKA.CC

une solution de CEDROM SNI

chambre au sol, mais vidée des meubles qui l'encombrent", page 95. Ils s'organisent ("Comment se laver au plafond? Effectivement, comment se laver? Mais comment se salir?"), gagnent du terrain, revendiquent contre les Raffin: "Nous ne serons pas les stalactites de ces stalagmites", page 120, ils parlent: "Mais ne serait-il pas possible de négocier une manière de pacte de non-agression comme il est fréquent entre voisins du

meilleur monde, en créant par exemple une frontière à mi-hauteur", page 136. Mais non, les Raffin ne sont pas du même monde, ("Dans l'esprit d'un homme comme Louis-René Raffin, le peuplement des plafonds ne saurait signifier autre chose que la création d'un nouveau marché, nouveau marché juteux, selon lui, qui croit que tout nous manque"), les Raffin n'ont rien d'autre à dire aux habitants des plafonds que: dites-nous

au moins comment vous faites pour ne pas tomber?

On peut lire Au plafond comme on l'entend, y voir une fable sur la tolérance et l'exclusion, le droit à la différence et le devoir d'être soi, ou s'y laisser bercer par l'inéluctable logique du fou, dans le hoquet des rires.

© 1997 SA Libération ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19971016-LI-97564 - Date d'émission : 2009-11-11

Ce certificat est émis à Université-Laval à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la table des matières](#)